

Des roses du printemps à la rose d'automne

La culture patristique d'Agrippa d'Aubigné

Dans toutes les mémoires françaises, naguère, s'épanouissait une rose d'automne, et plus qu'une autre exquise. Les mémoires papistes avaient depuis longtemps oublié le vers qui fournissait la rime et que seules les mémoires calvinistes avaient pieusement conservé :

« Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise :
Vous avez esjoui l'automne de l'Église¹. »

Brisée ou non, on savait bien à qui l'on devait cette image mélancolique, mais nul ne se souciait de chercher si le poète en avait capté d'ailleurs le reflet. Pour autant que l'on puisse en juger, il ne semble pas que les éditeurs et commentateurs d'Aubigné, eux non plus, aient signalé son origine. Le plus récent de ces commentateurs, J. Bailbé², souligne à son sujet les rapports du poète et de la nature³, mais ne faudrait-il pas interroger aussi sa culture⁴ ? Car s'il est naturel de peindre les Marie, les Cassandre

1. AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, livre IV, *Les Feux*, v. 1233-34 (p. 146). Nous citons le texte d'Aubigné d'après sa plus récente édition : AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Oeuvres*. Texte établi par Henri Weber et annoté par Henri Weber, Jacques Bailbé et Marguerite Soulié. Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1969.

2. J. BAILBÉ, *A. d'Aubigné, poète des Tragiques*, Caen 1968.

3. « Cette protection, la nature l'accorde aux martyrs, que le poète se plaît à comparer à de 'verts boutons', ou à des 'roses d'automne' ; car Dieu n'abandonne pas ceux qui souffrent pour lui » (*op. cit.*, p. 230). « Il faut d'abord noter les nombreuses images qu'il puise dans les spectacles de la nature, dans les scènes rustiques, dans le retour des saisons » (*ibid.*, p. 408). « Toute une floraison printanière, associée à la mélancolie de la 'rose d'automne', lui permet alors d'appliquer à l'histoire de l'Église le cours des saisons et de l'élargir en un tableau harmonieux, où se manifeste la sensibilité du poète lyrique et l'imagination du visionnaire » (*ibid.*, p. 404).

4. H. WEBER, *La création poétique au XVI^e siècle en France*, Paris 1956, avait étudié dans son chapitre sur « La poésie amoureuse de la Pléiade, VII, L'image de la rose et le thème de la fleur qui se fane » (pp. 333-356), les antécédents du thème, en

en fleurs « fraîchement descloses », il l'est moins de qualifier les martyrs protestants, où ne manquaient pas les têtes chenues⁵, de « verts boutons », « fleurs si fraîches, si vives⁶ ». La lecture de la Bible a-t-elle irrigué, ici encore, l'imagination du poète ? Dans leur édition critique, A. Garnier et J. Plattard⁷, pourtant si soucieux de relever toute allusion scripturaire, laissent nos vers sans annotation. Dans une étude très technique, J. Trénel⁸ ne s'en occupait pas non plus.

Or déjà l'*Ecclésiastique* Ben Sira⁹, faisant l'éloge du grand-prêtre Simon II, ne craint pas de comparer ce personnage vénérable à une rose printanière¹⁰. Le fait qu'il s'agisse d'un livre deutéro-canonique ne doit pas faire écarter le rapprochement car, dans le domaine littéraire, les Réformés font couramment usage¹¹ de ces livres d'« auteurs incertains¹² » : à commencer par Aubigné lui-même, au moins en trois endroits des *Tragiques*¹³.

Mais c'est dans la littérature patristique qu'apparaissent à plusieurs reprises, dans le rapport de signifié à signifiant, martyrs et roses rouges. Le mot *rosa* n'a pas été retenu par H. A. M. Hoppenbrouwers dans son étude sur la terminologie du martyre¹⁴ ; il n'a pas fait non plus de rubrique

particulier Anacréon, Ausone, l'Anthologie grecque, Virgile, Théocrite et Catulle. Pour notre rose d'automne, peut-on aussi rappeler le vers d'Horace : « *rosa quo locorum / sera moretur* » (*Odes* I, XXXVIII, 3) ? On sait que le sens de cet adjectif horatien est compris de différentes façons par les commentateurs. La rose étant, parmi les fleurs printanières, celle qui fleurit le plus tard (« *Nouissima rosa* » dit Pline, *Histoire Naturelle*, livre XXI, XXXVIII, éd. J. André, Paris, Belles Lettres, 1969, p. 49), l'adjectif *sera* ferait allusion à cette floraison désirée. Cf. pour l'interprétation printanière de *sera* : FREUND, *Dictionnaire de la langue latine*, III, p. 129 ; A. KISSLING, *Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden*, Berlin 1908, p. 169, n. 3 et Zürich-Berlin 1964, p. 160, n. 3 ; pour l'interprétation automnale : ORBILIUS-BAITERUM-HIRSCHFELDR, *Q. Horatius Flaccus*, Berlin 1886, I, p. 210, n. 3 ; PLESSIS-LEJAY-GALLETIER, *Horace*, Paris, 1924 ; A. MOCCHINO, *Orazio, Odi ed Epodi*, Vérone 1953, p. 87.

5. Cf. pour le seul chant des *Feux* : v. 58 sqq., 972, 1183 sq., 1248, 1287.

6. *Feux*, v. 1228-29, p. 146.

7. AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, Édition critique avec Introduction et Commentaire, Paris, 1933, III, Livres IV et V, p. 82. Rien non plus dans l'édition Weber.

8. J. TRÉNEL, *L'élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné*, Paris 1904.

9. *Siracides*, 50, 8, SEPTUAGINTA, *Stuttgart*, 5^e éd., 1952, II, p. 466.

10. Les autres comparaisons avec la rose (*Eccl.* 24, 18 et 39, 17 ; *Sap.* 2, 8) n'intéressent pas notre propos.

11. Cf. R. LEBÈGUE, *La Tragédie religieuse en France. Les débuts (1514-1573)*, Paris 1929, pp. 446-7 et 449, et A. BAICHE, éd. critique de *La Judit de Salluste du Bartas*, p. LXI, Toulouse, Assoc. des Publ. de la Fac. des Lettres et Sc. Hum. de Toulouse, 1971.

12. Bible Française d'HENRI ESTIENNE, de 1565, citée par R. Lebegue, *op. cit.*, p. 446.

13. *La Chambre dorée*, v. 733-4, p. 108 ; *Les Fers*, v. 383-6, p. 160 ; *ib.*, v. 1275-8, p. 180.

14. *Recherches sur la terminologie du martyre, de Tertullien à Lactance* (*Latinitas Christianorum Primaeva*, fasc. XV), Nimègue 1961.

spéciale pour *corona*, mais il cite le mot à cinq reprises¹⁵. C'est à partir de *corona*, qu'il faut sans doute suivre la naissance de notre image. Les écrivains ont d'abord parlé, en général, de la couronne du vainqueur selon la tradition néotestamentaire¹⁶. Celle du martyr n'est plus couronne de myrte, d'olivier, de laurier, mais teinte de sang, elle devient couronne pourpre, autant dire couronne de roses : « Dans la paix, il donnera aux vainqueurs, pour leurs œuvres une couronne blanche ; dans la persécution pour leurs souffrances, il leur donnera une seconde couronne, pourpre¹⁷. » Voilà pour la couronne, et voici pour les roses : « L'Église était autrefois blanche des bonnes œuvres des frères, maintenant elle est devenue pourpre du sang des martyrs. A ses floraisons ne manquent ni les lys ni les roses¹⁸. » En réalité, l'image de la couronne de roses, telle que nous venons de la trouver chez Cyprien, est un point d'aboutissement. Son origine remonte très loin dans le passé ; elle s'enracine en de multiples traditions de souche païenne, qui furent reprises et assimilées par le christianisme.

Symbole privilégié de l'hédonisme, la rose évoque, dans la poésie latine classique, le bonheur fragile et délicieux du printemps de la vie. Elle acquiert ainsi une valeur symbolique qu'un prosateur devait éprouver un siècle plus tard le besoin d'expliquer : « C'est là une grande et manifeste leçon enseignant aux hommes que ce qui fleurit avec le plus d'éclat est le plus prompt à se faner¹⁹. » L'image de la rose est spontanément associée par les poètes classiques à l'idée de la mort comme un hommage à la beauté, à l'amour, à la jeunesse ravie : « ...elle eût fait à mon deuil le don précieux de ses cheveux, et doucement, tendrement ma dépouille eût reposé sur les roses²⁰. » Ce n'était là d'ailleurs que se référer aux usages reçus : les restes des morts, dans les urnes, sont déposés sur des pétales de roses²¹.

15. *Ib.*, pp. 85, 107, 114, 117, 154 ; Cf. K. BAUS, *Der Kranz in Antike und Christentum*, Kap. VII. Der Siegeskranz in Antike und Christentum. Bonn, 1940, pp. 143-230.

16. Cf. *I Cor.*, 9, 25 ; *Philép.*, 4, 1 ; *II Tim.*, 4, 8 ; *Jac.*, 1, 12 ; *I Pierre*, 5, 4 ; *Apoc.*, 2, 10 et 3, 11.

17. CYPRIEN, *De opere et eleemosynis*, 26. C.S.E.L. III, pars I, p. 394 : « In pace uincentibus coronam candidam pro operibus dabit, in persecutione purpuream pro passione geminabit. »

18. CYPRIEN, *Epist.*, X, 5, C.S.E.L. III, pars II, p. 495 : « Erat (Ecclesia) ante in operibus fratrum candida : nunc facta est in martyrum cruore purpurea, floribus eius nec lilia nec rosae desunt. »

19. PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Livre XXI, 1, 1 (trad. J. André), Paris, Belles Lettres, 1969, p. 26.

20. PROPERCE, I, 17 22, Paris, Belles Lettres (D. Paganelli) 1929, p. 27.

« Illa meo caros donasset funere crines
Molliter et tenera poneret ossa rosa. »

21. Cf. M. ROTHSTEIN, *Die Elegien des Sextus Propertius*, Berlin 1898, p. 111 ; H. BUTLER - E. A. BARBER, *The Elegies of Propertius*, Hildesheim 1964, p. 180, renvoient à l'expression de Juvénal VII, 207 : « in urna perpetuum uer ».

La même ambivalence se retrouve dans la fête des *Rosalia*. C'était une fête de caractère profane, célébrée par des banquets, une fête de la joie de vivre qui n'eut à l'origine aucune liaison directe avec le culte des morts²². La solennité s'en maintint jusqu'à la fin du paganisme (elle est une des sept fêtes du *feriale* de Capoue de 387²³) ; elle lui survécut grâce à son caractère de fête populaire profane²⁴, protégée comme telle par la constitution du 10 août 399²⁵. C'est dans une prédication d'avril 399 précisément qu'Augustin fait allusion, sans la blâmer, à l'allégresse que son approche suscitait chez des auditeurs chrétiens²⁶.

Mais les inscriptions témoignent que les collèges funéraires²⁷ fêtaient les *Rosalia* concurremment avec les *Parentalia* ; si le *dies uiolaris* fleurissait les tombes, le *dies rosationis* le faisait aussi : « on doit vénérer les tombes par des roses et des banquets²⁸. »

Le témoignage de l'épigraphie, les allusions des poètes, les renseignements de Pline sont confirmés par l'archéologie ; à Hadrumetum, pour prendre un exemple parmi bien d'autres : « ...la plupart des décors stuqués ou peints qui subsistent reproduisent les jardins du *stibadium* : semis de fleurs mais, plus particulièrement, semis de roses, corbeille

22. J. A. HILD, art. *Rosalia* in PAULY-WISSOWA, R.E., 2, I, 1920, c. 1112.

23. J. HEURGON, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine*, Paris 1942, p. 391.

24. Cf. Martin P. NILSSON, *Opuscula Selecta*, vol. I, Lund 1951, *Das Rosenfest*, pp. 312-313.

25. CODE THÉODOSIEN, XVI, 10, 17, éd. Mommsen, Berlin 1905, p. 902 : « Apollodoro Proconsuli Africae. Vt profanos ritus iam salubri lege submouimus, ita festos conuentus ciuium et communem omnium laetitiam non patimur submoueri. Vnde absque ullo sacrificio atque ulla superstitione damnabili exhiberi populo uoluptates secundum ueteram consuetudinem, iniri etiam festa conuiuia, si quando exigunt publica uota, decernimus. »

26. *Enarratio in Ps. XCVI*, 19, P.L. XXXVII, c. 1251. A.-M. LA BONNARDIÈRE, *Recherches de Chronologie Augustinienne*, Paris 1965, p. 163, ne pense pas que le passage ait trait aux *Rosalia*. Cependant quand l'orateur, en cette fin du mois d'avril, déclare : « Iam forte fideles audientes : Iocundamini, conuiuia meditantur, calices praeparant, rosarum tempus exspectant », cela paraît une allusion assez nette à la fête des roses célébrée par des banquets.

27. J.P. WALTZING, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, Louvain 1895, a montré que ces collèges ont fait leur apparition à Rome dès le 1^{er} siècle (t. I, p. 143), et que d'ailleurs les collèges professionnels s'occupaient eux aussi des sépultures de leurs membres (p. 266). Pour la célébration des *Rosalia* (t. I, p. 294), le collège d'Esculape et d'Hygie, qui a sept festins annuels et qui célèbre, au 22 mars *die uiolari*, un premier repas funèbre, en célèbre un second le 11 mai, au *dies rosae*. « Si le domaine consacré aux tombeaux... était assez grand, une partie était convertie en parterre semé de fleurs et de plantes agréables... On y cultivait les violettes dont on faisait des bouquets et des couronnes pour les offrir aux mânes en mai, et les roses qu'on leur offrait en juin » (t. I, p. 291).

28. C.I.L., V, 2090. Cf. « XI K(alendas) Ap(riles) die uiolari eodem loco praesentibus diuiderentur sportulae uinu pane sicut diebus s(upra) s(criptis). Item V Id(us) Mai(as) die rosae eodem loco praesentibus diuiderentur spor / tulae uinu et pane sicut diebus s(upra) s(criptis) ». (C.I.L. VI, 10234).

de roses ou tiges de rosiers qui rappellent la félicité du paradis où leurs âmes pourront apprécier les douceurs d'un printemps éternel²⁹. »

Car, donnant ce qu'elle préfigure, la rose possède une vertu magique qu'utilise tel schéma romanesque, et l'âne d'Apulée lui doit, comme une nouvelle naissance, son retour à la forme humaine³⁰.

Puisqu'il faut sans doute voir en tout cela un signe, ou du moins une espérance d'immortalité, les premières communautés chrétiennes y trouvèrent une raison de reprendre le symbole des roses dans leurs agapes aux *memoriae* des martyrs³¹. Car si les fleurs réelles ont peut-être disparu des tombes chrétiennes³², les roses fleurissaient les descriptions oniriques de la vie bienheureuse et les vergers du paradis. Au temps de la persécution de Septime Sévère, la *Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, rapportant une vision de Saturus, le fait entrer dans un lieu tout céleste, « quasi uiridarium arbores habens rosae³³ », et Perpétue s'y tient « sub arbore rosae³⁴ ». A Lambèse, en 260, le martyr Jacobus a une vision : il se rend à un banquet, tandis qu'accourt au devant de lui un jeune garçon, mis à mort les jours précédents, qui brandit une palme verdoyante et porte à son cou un collier de roses : « corona rosea collo circumdatus » et « in manu dextra palmam uiridissimam praeferens³⁵ » ; palme, banquet, collier de roses : martyre, vie bienheureuse, immortalité ; la complexité du symbolisme est bien rendue par ces mystiques *rosalia*. Près d'un siècle et demi plus tard, soucieux de purifier la foi de ses auditeurs qui, en la fête du martyr Jacobus, entendaient lire chaque année l'évocation du céleste jardin³⁶, Augustin recommande aux chrétiens de Carthage de

29. L. FOUCHER, *Hadrumentum*, Tunis 1964, p. 284.

30. APULÉE, *Les Métamorphoses*, Livre XI, VI, traduction Paul Vallette, Paris, Belles Lettres, 1965, pp. 142-3 : « Car, averti par moi, le prêtre au cours même de la procession, portera dans sa main droite une couronne de roses attachée à son sistre. Toi donc, n'hésite pas... doucement, comme pour baiser la main du prêtre, tu cueilleras les roses et du coup te verras dépouillé du cuir de cette bête maudite... »

31. DE ROSSI, *Roma Sotterranea Cristiana*, Roma 1864-1877, t. III, cap. xv, pp. 495-507, montre comment les agapes chrétiennes ont remplacé *Parentalia* et *Rosalia*, mais il tient encore à voir une différence entre les couronnes du rite païen et les *serta* et les fleurs répandues sur les tombeaux chrétiens (p. 505). D'autre part, le nom latin de la fête s'est conservé dans l'Empire byzantin ; au XIII^e siècle, les *ρουσάλια* étaient considérées, en Orient, comme une regrettable survivance païenne (p. 504).

32. G. SANDERS, *Licht en Duisternis in de Christelijke Grafchriften*, Brussel 1965, note que l'usage antique de déposer des fleurs sur les tombes ne se lit plus guère dans les *Carmina epigraphica* chrétiens (p. 875).

33. *Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, XI, 5, Édition VAN BEEK, Nimègue 1936, p. 38.

34. *Ibid.*, XIII, 4, p. 44.

35. *Passio SS. Mariani et Jacobi*, XI, éd. P. Franchi, *Studi e Testi* 3, Rome, 1900, p. 60.

36. *Passio SS. Mariani et Jacobi*, VI : « Iter autem nobis erat per locum pratis amoenum et uirentium nemorum laeta fronde uestitum, opacum cupressis consurgentibus in excelsum et pinis pulsantibus caelum... » (*ibid.*, p. 54), texte lu chaque année au *Natalis* des martyrs Marianus et Jacobus, le 6 mai.

bannir les images trop sensuelles du paradis : « Je ne veux pas que tu te méprennes et que tu ailles imaginer charnellement une terre distillant le lait et le miel, d'agréables domaines, des jardins aux fruits abondants, aux beaux ombrages³⁷ » ; mais un poète, son contemporain Prudence, ne peut s'empêcher de le peindre, ce paradis, tout odorant de roses :

« Illic purpureis tecta rosariis
Omnis fraglat humus³⁸. »

En dehors du contexte funéraire où l'usage de la rose a valeur à la fois prophylactique et prophétique, l'observation quotidienne et le langage familier³⁹ fournissaient entre roses et martyre une facile similitude. Les écrivains chrétiens, de Tertullien à Ambroise, ne dédaignent pas d'y avoir recours. Comme avant la gloire venaient les souffrances des tortures, ainsi les corolles se dressent au-dessus des épines, « nec floribus coroneris, si spinis non potes⁴⁰ », « sunt enim spinæ rosarum quia tormenta sunt martyrum⁴¹ ».

De ce réalisme, il faut maintenant revenir au caractère honorifique de la couronne en tant que récompense. Dans sa réalité matérielle elle récompensait l'exploit sportif ou militaire ; on la dédiait symboliquement à d'autres types de valeurs : Vitruve, par exemple, réclamait pour les écrivains « des palmes et des couronnes⁴² ». En milieu chrétien, la couronne fut attribuée aux martyrs : couronne pourpre, couronne de roses chez Cyprien, elle était chez Tertullien tout simplement *corona*⁴³. Cela n'étonne pas chez un rigoriste qui rejette l'usage profane de toute couronne, et nommément celui de la couronne de roses, « des roses aux cent pétales cueillies dans les jardins de Midas⁴⁴ ». Cet usage constant, usage social⁴⁵,

37. *Enarratio in Ps. CXI*, 8, P.L., XXXVII, c. 1466 : « Cuius haeres quisquis esse uolueris, nolo te fallas, nec terram trahentem lac et mel carnaliter cogites, non amoena praedia, non hortos fructiferos et opacos, non tale aliquid mediteris adipisci, quale solet hic oculus auaritia concupiscere. »

38. PRUDENCE, *Liber cathemerinon*, V, 113-4, éd. Lavarenne, Paris, Belles Lettres, 1955, tome I, p. 29. Cf. le commentaire de J. FONTAINE, *Trois variations de Prudence sur le thème du paradis*, dans *Mélanges K. Büchner*, Freiburg im Br. 1970, p. 104 sq.

39. Cf. AUGUSTIN, *Epist. CIII*, 2, P.L. XXXIII, c. 387 : « Nam et rosas ex spinis gigni quis dubitat ? » Cf. A. OTTO, *Die Sprichwörter der Römer*, Hildesheim 1890, (réimprimé en 1965) p. 302 : « rosa, ut dicitur, de spinis floruit » et « spina etiam grata ex qua spectatur rosa ».

40. TERTULLIEN, *De corona*, XIV, 4, éd. Fontaine, Paris 1966, p. 176.

41. AMBROISE, *In Lucam VII*, 129, C.S.E.L. XXXII, p. 338.

42. VITRUVÉ, *De l'Architecture*, livre IX, 3, éd. Soubiran, Paris, Belles Lettres 1969, p. 3.

43. TERTULLIEN, *Ad martyras*, III, 3 et 5, C.S.E.L. LXXVI, pp. 4-5.

44. TERTULLIEN, *De corona*, XIV, 4 : « Centenariis quoque rosis de horto Midæ lectis. »

45. R. BILLIARD, *L'Agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*, Paris, 1928, p. 520, va jusqu'à affirmer : « Il n'est pas de banquet, chez les Grecs et les Latins, où les convives ne figurassent la tête couronnée de roses. » Pour les impor-

civique ou militaire, est pourtant ce qui explique la valeur prise par le vocable dans la langue chrétienne. Le lexique religieux gardant le mot quand la civilisation ne connaissait plus le signe, l'image paradoxalement s'est décolorée dans des fadeurs saint-sulpiciennes. Mais à l'origine, accrochée à une panoplie toute martiale, la *corona* mystique récompensait une vie totalement engagée sous les enseignes du Christ et dont on peut dire qu'elle tenait en deux mots : *sacramentum - corona*. Cette couronne, qui n'est pas toujours de roses, les martyrs la gagnent de haute lutte par l'effusion de leur sang. Pour un recueil poétique qui célèbre leur gloire tout au début du ve siècle, nul titre ne pouvait donc mieux convenir que : *Peristephanon*⁴⁶.

Quand les martyrs évoqués par Prudence sont les fragiles victimes du roi Hérode, le poète présente en ces termes les « saints innocents » :

« Salut, fleurs des martyrs,
arrachés au seuil même de vos jours
par le persécuteur du Christ,
comme par l'orage de naissantes roses⁴⁷. »

On ne peut guère parler en cette occurrence de *praelium*, ni même d'*agon*. L'évocation des roses fait écarter ici celle des lys (« manibus date lilia plenis »), naguère dédiés par Virgile au jeune Marcellus défunt, car l'incarnat des corolles (« purpureos spargam flores ») évoque le sang⁴⁸. Ce symbolisme baigne lui aussi dans une tradition mythique : les roses sont nées du sang d'Adonis⁴⁹. Là où la poésie se pare de grâces mignardes, elles sont « filles du sang de Cypris et des baisers de l'Amour⁵⁰ ». Prudence, lui encore, s'est inspiré une nouvelle fois du rapprochement entre les roses rouges et le sang : le sceptre de la Sagesse, cet autre nom du Fils de Dieu et prince des martyrs, est orné de lys mêlés à des roses, dont il est spécifié qu'elles sont teintées de sang :

...« tum sanguine tinctis
intertexta rosis⁵¹ ».

tations de roses égyptiennes en hiver et la culture en serre à partir de l'époque néronienne, cf. J. L. A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS, *La Rose, son histoire, sa culture, sa poésie*, Paris 1844, p. 52 sq.

46. PRUDENCE, dans son *Peristephanon*, a employé quinze fois le mot « corona », trois fois « coronat », une fois « coronati » ; cf. R. J. DEFERRARI, *A concordance of Prudentius*, Cambridge-Massachusetts 1932, p. 131.

47. PRUDENCE, *Liber cathemerinon*, XII, v. 125-8, Corpus Christianorum, series latina, Turnhout, p. 69.

48. La rose, chez les Anciens, est surtout la rose rouge, *Rosa Gallica*, cf. J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris 1956, p. 274.

49. W. ATALLAH, *Adonis dans la littérature et l'art grec*, Paris 1966, p. 245.

50. *Peruigilium Veneris*, v. 23 (trad. Schilling), Paris, Les Belles Lettres, 1944, p. 4.

51. PRUDENCE, *Psychomachia*, v. 882-3, *Corp. Christ.*, p. 153.

Qu'on y prenne garde, nous n'avons jamais été si proches de la rose des *Tragiques* qu'avec ces roses pathétiquement vermeilles. La fleur n'est plus ici promesse ou récompense, mais signe de l'existence chrétienne elle-même dans son suprême accomplissement. Aussi aux jeunes martyrs innocents pourrait-on dire : « Vous avez esjoui le printemps de l'Église ». Et le printemps de Dieu. Car c'est une autre valeur dont l'origine se perd dans la nuit des temps que celle de la fleur présentée en hommage à la divinité. Le porte-couronne, à Trézène, s'avancait vers Artémis avec sa fraîche moisson, et le prêtre isiaque du roman d'Apulée destinait à la déesse, du moins pouvait-on le penser, sa petite couronne « rosis amoenis intexta⁵² » ; aux carrefours les autels se chargent de fleurs, « ara floribus redimita⁵³ », et tel vénérable consulaire enguirlande encore de roses, à la fin du IV^e siècle, les roues du char du dieu-Soleil, « ornat redimita rosis⁵⁴ ». Les chrétiens suivent le même usage que signale la *Tradition Apostolique* en donnant aux roses une place privilégiée dans l'offrande des prémices : « On offre aussi parfois des fleurs. On offrira la rose et le lys, mais pas d'autres⁵⁵. » Symboliquement, pour leur Dieu et Père, les martyrs sont eux-mêmes des offrandes fleuries : « Ayant tressé une couronne de fleurs multicolores et variées, ils l'offrirent à leur Père...⁵⁶ ». Telle est la pensée d'un chrétien de 177, si la Lettre des Martyrs de Lyon que nous transcrit Eusèbe est bien un document authentique et de toutes façons, antérieur au début du IV^e siècle, ce texte intéresse notre propos ; l'on peut croire que les roses avaient leur place dans cette profusion de fleurs « multicolores » et mystiques. Dans ce texte, la signification de la couronne comme récompense glorieuse s'efface devant sa signification d'offrande, ainsi en sera-t-il quatre siècles plus tard à Ravenne, dans le geste ambigu des Agnès, Agathe, Pélagie, etc... et des Vincent, Pancrace, Chrysogone, etc. de S. Apollinare Nuovo, qui semblent offrir au Christ les couronnes qu'ils en reçoivent.

Quand l'âge des persécutions est passé, on voit s'estomper l'étroite relation qui a longtemps associé la rose au martyre. Constantin va créer une roseraie dans le cimetière de Balbine, fondé en 336 par le pape Marc, entre la Via Appia et l'Ardeatina⁵⁷. Un demi-siècle plus tard, Jérôme énumère, dans une offrande florale répandue sur des tombes : violettes, roses, lis⁵⁸. Encore quelques lustres, et Évodius d'Uzalis rapporte le

52. APULÉE, *Les Métamorphoses*, XI, 13, Paris, Belles Lettres 1965, t. III, p. 149. L'iconographie atteste le geste, cf. V. TRAN TAM TINH, *Le culte d'Isis à Pompéï*, Paris, 1964, p. 94 et 137.

53. APULÉE, *Florida*, I, Paris, Belles Lettres, 1924, p. 125.

54. PRUDENCE, *Contra Symmachum*, I, 353.

55. HIPPOLYTE DE ROME, *La Tradition Apostolique* (éd. Botte) Sources Chrétiennes, Paris 1968, p. 114.

56. EUSÈBE, *Hist. Eccl.* V, I, 36, Eusebius werke, II Band, G.C.S. Leipzig, 1903 p. 416.

57. Th. KLAUSER, art. *Blume*, dans le *Reallexikon für Antike und Christentum*, t. II, 1954, c. 452.

58. JÉRÔME, *Ep.* LXVI, 5, 3, C.S.E.L. LIV, pars I, p. 653.

songe d'une honnête veuve, sans doute émue par les funérailles du *notarius* de l'évêque, âgé de vingt-deux ans ; parmi d'autres détails plus romanesques, elle voit surgir du tombeau des boutons de roses⁵⁹.

Pourtant l'association de la rose et du martyr survit dans le lexique oratoire. On constate même une nette spécialisation : dans une nouvelle application du langage des fleurs⁶⁰, chaque catégorie de chrétiens est représentée par une espèce florale différente, la rose restant consacrée aux martyrs. C'est ainsi que, pour Ambroise, fleurissent dans le jardin fermé du *Cantique* : « violettes des confesseurs, lis des vierges, roses des martyrs⁶¹ » et que, d'après Augustin, « le jardin du Seigneur possède, frères, oui possède, non seulement les roses des martyrs, mais les lys des vierges, les lierres des conjoints, les violettes des veuves⁶² ».

Ainsi donc, au confluent de traditions multiples, où se lit tantôt l'espérance d'une floraison nouvelle dans une vie d'immortalité, tantôt l'évocation du sang par la couleur purpurine, tantôt épines et corolles, la succession des souffrances et de la gloire, tantôt les couronnes de la victoire, tantôt une offrande à la divinité, la symbolique de la rose, d'autant plus éloquente que son langage venait des couches les plus profondes et les plus spontanées de la culture, est bien attestée dans la littérature patristique. Les références qui viennent d'être données vont effectivement de la fin du II^e siècle aux toutes premières années du V^e, dates irréprochables pour un lecteur réformé du XVI^e siècle, qui n'avait pas encore fait remonter si haut les méfaits du Frühkatholizismus.

Mais c'est dans l'œuvre de Cyprien que revient peut-être avec le plus d'insistance le signe de la rose comme évocation du martyr. Il convient donc, au terme de ce survol préalable, d'en considérer les textes de plus près.

Dans une lettre d'exhortation aux confesseurs de Carthage, il développe longuement le symbolisme de la profession chrétienne comprise comme une *militia Christi*. Le thème est banal, mais non la densité des développements, l'extraordinaire multiplicité des supports sémantiques, la hardiesse baroque des images. Après cent neuf lignes d'un texte où se trouvent

59. AUGUSTIN, *Ep.* CLVIII, 3, P.L. XXXIII, c. 694.

60. Le langage des fleurs a toujours donné lieu à un jeu, traditionnel dans la littérature, comme sans doute dans les usages ; cf. la couronne des poètes, de MÉLÉAGRE, *Anthologie grecque*, Paris, Belles Lettres, 1928, t. IV, p. 111, où les roses sont attribuées à Sappho.

61. AMBROISE, *In Lucam* VII, 128, C.S.E.L. XXXII, p. 337 : « Sunt enim horti quidam diuersarum pomiferi uirtutum iuxta quod scriptum est ' hortus clausus, soror mea sponsa, hortus clausus, fons signatus... ' ...illic confessorum uiolae, lilia uirginum, rosae martyrum sunt. »

62. AUGUSTIN, *Sermo* CCCIV, 2, P.L. XXXVIII, c. 1396 : « Habet, habet, fratres, habet hortus ille dominicus, non solum rosas martyrum, sed et lilia uirginum et coniugatorum hederas, uiolasque uiduarum. »

exaltées les péripéties du combat, arrive la conclusion : « O bienheureuse notre Église, que la bonté divine auréole ainsi de clarté et que le sang des martyrs en notre propre temps baigne de sa splendeur ; elle était naguère d'une éclatante blancheur dans la bonne conduite des frères, la voici devenue toute rutilante du sang des martyrs : à ses brassées de fleurs ne manquent ni les lys ni les roses. Que chacun à l'envi lutte pour obtenir dans chaque ordre d'honneur la dignité la plus haute. Voici, pour la bonne conduite, les couronnes d'une blancheur éclatante et, pour les blessures, la couronne pourpre ; car il y a dans le camp de Dieu, à l'arrière comme en première ligne, des fleurs pour couronner de gloire les soldats du Christ⁶³. »

« In caelestibus castris », il ne s'agit pas d'un camp « céleste » au sens de « vie dans l'au-delà » : *caelestis*, on le sait, signifie « divin ». Certes, à l'encontre de ce qui se passe dans les batailles terrestres, la mort donne aux martyrs la couronne du vainqueur, mais l'étonnant est que chacun reçoit ses trophées, dès maintenant, dans le présent de la vie temporelle : « accipiant », les signes de la valeur ne sont pas reportés dans un au-delà qui les rendrait incorruptibles sans doute, mais aussi immatériels, diaphanes, irréels. Cyprien ne prédit pas, il voit ; et le mystique a éveillé en lui un poète.

Car les « couronnes du martyre » sont devenues pour nous une figure de style ; quasi abstraites, leur cliché ne saurait admettre le plus faible éclat, la plus menue fragrance, mais il n'en était pas de même pour un chrétien du III^e siècle. L'évêque qui écrivait à Moyses et à Maximus « des couronnes que vous avez tressées de vos mains⁶⁴ », restait sensible à la couleur, à la senteur des roses fraîches et vivantes. Est-ce pécher par excès d'imagination que de se représenter, aux ides de septembre 258, Thascius Cyprianus, revenu de l'exil de Curubis, assigné à résidence « in hortis suis », dans ses jardins de Carthage⁶⁵, arrêtant son regard sur la floraison des roses, en ces semaines où l'été inclinait déjà vers l'automne ? On a souligné son attitude de « recherche contemplative du *sacramentum* en toute réalité, en tout événement, en toute expé-

63. CYPRIEN, *Ep.* X, 5, C.S.E.L. vol. III, pars II, pp. 494-5 : « O beatam ecclesiam nostram quam sic honor diuinae dignationis inluminat, quam temporibus nostris gloriosus martyr sanguis inlustrat. Erat ante in operibus fratrum candida : nunc facta est in martyr cruore purpurea. Floribus eius nec lilia nec rosae desunt. Certent nunc singuli ad utriusque honoris amplissimam dignitatem. Accipiant coronas uel de opere candidas uel de passione purpureas. In caelestibus castris et pax et acies habent flores suos quibus miles Christi ob gloriam coronetur. »

64. CYPRIEN, *Ep.* XXVIII, 1, *ibid.*, p. 545 : « Coronas uestra manu sertas ».

65. *Vita Caecilii Cypriani* 15, C.S.E.L. III, pars III, p. CVI : « eum ecce proconsulis iussu ad hortos eius... cum militibus suis princeps repente subitauit... ». Dans sa description automnale de l'« hortorum facies amoena » du début de l'*Ad Donatum* — dont la luxuriance stylistique chagrinaît si fort Augustin, — sont évoqués une treille et des arbres, mais point de fleurs. Les roses cependant fleurissent, en Afrique du Nord, bien avant dans l'arrière-saison.

rience⁶⁶ ». Sept ans plus tôt, écrivant aux confesseurs, il éveillait leurs sens spirituels pour leur permettre de percevoir dans l'horreur monotone du cachot, les fleurs du paradis de délices, et de voir dans l'usure des mois, des jours, leur propre tête se couronner de guirlandes du ciel ; ce n'étaient pas là simples fleurs de rhétorique. Un autre poète ne pouvait pas s'y tromper : « Mois après mois, l'hiver a passé, mais sur vous, emprisonnés, pèse autant que le froid de l'hiver l'hiver de la persécution. Vint après l'hiver, la douceur du printemps tout esjoui de roses et couronné de fleurs, mais vous aviez roses et fleurs d'un paradis de délices, vos têtes se couronnaient des guirlandes de Dieu...⁶⁷ »

Ce texte bien connu n'est-il pas, pour les vers des *Tragiques*, je ne dirai pas la source directe, au sens commun du terme, mais le point d'affleurement d'une nappe poétique d'où l'on voit sourdre l'image délicieuse de notre poète français ? Si cela est vrai, le texte de Cyprien, comme les vers d'Aubigné, doit présenter les deux éléments de l'image, l'association du martyr et de la rose, et de l'une et de l'autre avec les saisons :

« Le printemps de l'Église et l'été sont passés...
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise :
Vous avez esjoui l'automne de l'Église⁶⁸. »

Dans une étude sur le style de Cyprien⁶⁹, J. Fontaine intitule le fragment dont j'ai cité plus haut les premières lignes : « Méditation sur les quatre saisons du martyr », et il le qualifie plus joliment encore de « petit poème en prose sur les quatre saisons du martyr⁷⁰ ». On aimerait pouvoir transcrire ici son commentaire, qui serait pour notre propos la démonstration la plus nuancée et la plus pertinente. Pour faire bref, notons simplement que la modulation lyrique amène successivement les couplets de l'hiver de la persécution, du printemps aux roses paradisiaques, de l'été moissonneur, de l'automne enfin où se vident les coupes emplies du vin du martyr : « Ainsi pour les serviteurs de Dieu, l'année se déroule... Sic apud seruos dei annus euoluitur », ce que rythme entre les deux emplois du mot thématique *uicissitudo*, la reprise en anaphore : *sed uos...*, *sed uobis...*, *sed uos...*, *uos*.

66. J. FONTAINE, *Aspects et Problèmes de la prose d'art latine au III^e siècle*, Turin 1968, p. 157.

67. CYPRIEN, *Ep. XXXVII, 2*, C.S.E.L. III, pars II, p. 577 : « Per uicissitudines mensium transmeauit hibernum ; sed uos inclusi tempora hiemis persecutionis hieme pensatis. Successit hiemi uerna temperies rosis laeta et flores de paradisi deliciis aderant et caput uestrum sarta caelestia coronabant... »

68. *Les Feux*, v. 1227, 1233-34, p. 146.

69. *Op. cit.* p. 173.

70. *Ibid.*, p. 172.

Le « poème des quatre saisons » qui, pour Cyprien, chante mystiquement dans la vie des confesseurs, est transposé par Aubigné dans la vie de l'Église, là dans chacun des membres, ici dans l'ensemble du corps. L'inspiration est identique, identique le tracé de son cheminement dans l'imaginaire : martyre, roses, saisons.

Faut-il ne voir dans cette rencontre qu'une similitude fortuite ? Éditeurs et commentateurs des *Tragiques* ne nous éclairent pas beaucoup sur leurs sources patristiques. Quand, lecteur ingénu, on reconnaît Tertullien ou Minucius Felix, une note des éditeurs cite J. Crespin, *Histoire des Martyrs depuis le temps des Apostres jusqu'à présent*, et quand on croit retrouver Lactance, Aubigné aurait en fait utilisé *Des grands et redoutables jugements et punitions de Dieu*, par Chassagnon de Monistrol. Les spécialistes ont, pour parler ainsi, leurs bonnes raisons⁷¹. Cependant la question demeure : Aubigné a-t-il eu directement accès aux textes des Pères, et tout spécialement de Cyprien ?

Il avait la possibilité de les lire. On nous assure qu'il « est tout pétri de latin⁷² » ; si l'on en croit *Sa vie à ses enfants*⁷³, « il lisait aux quatre langues à six ans », français, latin, grec, hébreu.

Ensuite, l'on ne peut imaginer que, militant dans un courant de pensée religieuse qui prônait le retour aux sources authentiques comme moyen de réformation, il eût négligé la lecture des Pères. C'est chez eux que la Réforme retrouvait par delà les corruptions médiévales, la pure doctrine de l'Église : « Je vous feray donc une ouverture que vous, qui couchez tousjours de l'ancienneté comme si c'estait vostre avantage, ne pouvez refuser : c'est que vous et nous prenions pour loys inviolables les constitutions de l'Esglise establies et observées en elle jusqu'à la fin du quatriesme siècle⁷⁴. » En parlerait-il seulement par ouï-dire ? Quelques notations ironiques de ses œuvres polémiques, ces *Provinciales* avant la lettre, semblent témoigner du contraire. Imagine-t-il une tapisserie du *Triomphe de l'Ignorance*, avec son défilé de captifs : « A la seconde file vous voyez les Docteurs de l'Esglise, comme Irénée, Tertullian, s. Hierosme et s. Augustin, quelques Docteurs de Rome jusques à Sylvestre⁷⁵. » Feint-il de recevoir des conseils de doctrine orthodoxe : « Il me deffendit de lire la pluspart des Anciens, notamment saint Augustin, *in lib. De agone christiano, cap. 25, De praesentia Dei ad Dardanum, cap. 17, In Psalmos 33, 34, In Euangelium Joannis, tract. 27, Ad Bonifacium, epist. 23, In sermone ad*

71. A commencer par certaines indications d'Aubigné lui-même, cf. édition Weber, p. 1062, note 7.

72. Cf. édition Weber, Introduction p. XIII.

73. *Sa vie à ses enfants*, p. 385.

74. *Ibid.*, p. 438.

75. *Aventures du baron de Faeneste*, IV, XVIII, p. 823.

Infant., lib. 3, *De doctrina Christiana*, cap. 9 et 10⁷⁶. » Suprême malice, il met dans la bouche du Cardinal du Perron parlant d'un tiers : « Il estait tout brutal et barbare, je lui ay appris à parler des Pères sans les avoir leus⁷⁷. » S'il n'est pas trop naïf de se fier à la précision de ses références, on peut supposer que, lui, les a lus : « Je lui demandais où il était parlé du Purgatoire en la Sainte Écriture ? Il ne m'allégua que des apocryphes ou des langages fort douteux. Je m'enquis des Pères, il me dit que saint Augustin en avait le mieux escrit. J'ai voulu voir ce qu'il disait au Livre 12 de la *Genèse*, etc...⁷⁸. » Et lui-même avait composé un traité de patristique, un ouvrage perdu, intitulé : *De dissidiis Patrum*.

Enfin, et nous revenons ici au cœur de notre sujet, les *Tragiques*, et spécialement le livre des *Feux*, témoignent, semble-t-il, d'une influence encore plus précise de Cyprien qui est d'ailleurs cité nommément :

« Et Cyprian disait : les personnes charnelles
 Qui aiment leur plaisir cherchent-ils des fins telles ?
 Comment pourrait la mort loger dans les désirs
 De ceux qui ont pour dieu leur chair et les plaisirs⁷⁹ ? »

Ce qui pourrait être la paraphrase de deux lignes du *De habitu virginum* : « Apud martyres non est carnis et saeculi cogitatio, nec parua et leuis et delicata congressio⁸⁰. »

L'édition de la Pléiade, qui laisse sans référence cette citation, en fournit une, en revanche, pour les vers 1361-62 :

« Il marche au rang des siens : nul champion en peine
 N'est sans la main de Dieu qui par la main le mène »,

en notant : « Souvenir possible de saint Cyprien, *lettre X* : ' Le Christ... l'a assisté dans son combat, il a suscité, il a confirmé et encouragé les champions et les hérauts de sa gloire⁸¹. » De fait le texte de Cyprien et celui d'Aubigné permettent le rapprochement :

« Certamini suo adfuit (il marche au rang des siens) ; proeliatore atque adsertore sui nominis (nul champion) erexit corroboravit animavit⁸². »

Mais on perçoit — est-ce à tort ? — bien d'autres échos : « Ce Dieu là vous a veus...⁸³ » apparaît très proche d'un passage d'une autre lettre

76. *Confessions du Sieur de Sancy*, livre I, chap. x, p. 620.

77. *Ibid.*, l. II, chap. I, p. 624.

78. *Ibid.*, l. I, chap. IV, p. 590.

79. *Feux*, v. 1341-44, p. 148.

80. CYPRIEN, *De habitu virginum*, XXI, C.S.E.L. III, pars I, p. 187.

81. P. 1007, note 3.

82. CYPRIEN, *Ep.* X, 3, C.S.E.L. III, pars II, p. 492.

83. *Feux*, v. 1351, p. 149.

de Cyprien : « Spectat militem suum Christus⁸⁴ ». Et quelques vers plus loin :

« Ainsy en ces combats ce grand Chef souverain
Commande de la voix et combat de sa main⁸⁵ »

nous ramène à la *Lettre X* : « Qui non sic est ut seruos suos tantum spectet, sed ipse luctatur in nobis, ipse concreditur⁸⁶ ».

Dans le contexte même de la rose d'automne, les vers :

« Encore esclorez-vous, fleurs si fraîches, si vives,
...On ne vous lairra pas, simples, de si grand pris
Sans vous voir et flairer au céleste pourpris »⁸⁷

paraphrasent le pseudo-Cyprien du *Liber de laude martyrii* : « paradisum dei testibus floret »⁸⁸.

Le symbolisme qui chez Cyprien, oppose *candidus* à *purpureus*⁸⁹, la blancheur de l'innocence et le rouge sang du témoignage, se reflète chez le poète dans des jeux de lumière :

« Les feux qui vous bruloient vous ont rendu candides⁹⁰ »,
« Vostre naissance, enfance ont eu le matin blanc,
Vostre coucher heureux rougit en vostre sang⁹¹ »,

tandis que les valeurs contrastées de « l'escole de lumière » dans « l'obscur prison⁹² » étaient plus richement orchestrées chez Cyprien : « Et in corde ac mentibus uestris Christi *claritudo resplendens* horribiles ceteris atque funestas poenalis loci *tenebras aeterna illa et candida luce radiavit*⁹³. »

Enfin on a pu lire dans le chant des *Princes* :

« Le bon père Afriquain sagement nous enseigne
Qu'il faut que les tyrans de tout point on despeigne,
Monstrer combien impurs sont ceux-là qui de Dieu
Condamnent la famille aux couteaux et au feu⁹⁴. »

84. CYPRIEN, *Ep.* LVIII, 4, *ibid.*, p. 659.

85. *Feux*, v. 1359-60, p. 149.

86. CYPRIEN, *Ep.* X, 4, *ibid.*, p. 494.

87. *Feux*, v. 1229, 1231-32, p. 146.

88. PS.-CYPRIANUS, *Liber de laude martyrii*, II, C.S.E.L. III, pars III, p. 34.

89. Voir aussi PS.-CYPRIANUS, C.S.E.L. III, pars III, pp. 316-7, vers 205-213.

90. *Feux*, v. 14, p. 117.

91. *Ibid.*, v. 1275-76, p. 147, mais avec une ponctuation différente de celle des éditions Weber et Garnier-Plattard : « Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc », qui rend le vers peu compréhensible.

92. *Ibid.*, v. 724-36, p. 134.

93. CYPRIEN, *Ep.* XXXVII, 2, C.S.E.L. III, pars II, p. 577.

94. *Princes*, v. 1095-98, pp. 79-80.

avec en note, toujours dans l'édition de la Pléiade : « Plus probablement saint Cyprien que saint Augustin ». En effet, si l'on récuse l'*Ad Scapulam* de Tertullien — que difficilement l'on qualifierait de « bon » et créditerait de l'appréciation « sagement » — et le *De mortibus persecutorum* de Lactance, les mots « Combien impurs sont ceux-là... » évoquent peut-être le ton assez brutal du début de l'*Ad Demetrianum*.

Si ce faisceau de rapprochements a pu convaincre d'une certaine vraisemblance, on est en droit maintenant de conclure. Le thème de la rose comme image du martyr apparaît, dès son origine, dans la littérature patristique de langue latine, et Aubigné a dû l'y rencontrer bien des fois. Il semble avoir été un lecteur particulièrement attentif de Cyprien de Carthage chez qui, précisément, le thème se trouve orchestré avec le plus de bonheur. Il dut être sensible au lyrisme de ce mystique à la tête froide et au verbe fleuri, et sans nul doute touché par la rhétorique chaleureuse d'un homme qui ne se payait pas de mots. Le soldat de la foi trouvait un homme de sa trempe et un compagnon d'armes spirituelles dans l'évêque martyr ; le poète rapportant sa moisson du jardin des Pères, ne savait peut-être pas qu'il y avait cueilli, comme en songe, les roses de Cyprien.

Suzanne POQUE
Toulouse